

Dictée du 22 octobre : extrait d'un texte de **Marcel Proust** « *Sodome et Gomorrhe* »

- le texte de la dictée ne présente d'autre difficulté que la phrase proustienne.....
- il va nous permettre de revoir la règle « participe présent / adjectif verbal (fiche séparée)
- il va aussi nous permettre de « découvrir » un tableau " Le Jet d'eau", d'Hubert Robert dont voici, en avant-goût de la dictée, une représentation du peintre et de l'œuvre (Merci à Catherine d'avoir effectué la recherche) :



En voyant le « jet », on comprend mieux le texte.

TEXTE :

[...] **T**ellement distrait dans le monde que je n'**a**ppris que le surlendemain, par les journaux, qu'un **o**rchestre tchèque avait **j**oué * toute la soirée et que, de **m**inute en minute, **s'étaient succédé** * les feux de Bengale, je retrouv**a**i quelque **f**aculté d'attention à la pensée d'aller voir le célèbre jet d'eau d'Hubert Robert.

Dans une clairière réservée par de beaux arbres dont plusieurs étaient aussi anciens que lui, planté à l'écart, on **l**e voyait de loin, svelte, **i**mmobile, dur**c**i, ne laissant agiter par la brise que la

retombée plus légère de son **panache** pâle et frémissant. Le XVIII^e siècle avait **épuré*** l'élégance de ses lignes, mais, fixant le style du jet, semblait en avoir **arrêté*** la vie ; à cette distance on avait l'impression de l'art plutôt que la sensation de l'eau. Le nuage humide lui-même qui s'**amoncelait** perpétuellement à son **faîte** gardait le caractère de l'époque comme ceux qui dans le ciel s'assemblent autour des palais de Versailles. Mais de près, on se rendait compte que, tout en respectant, comme les pierres d'un palais antique, le dessin préalablement tracé, c'était (c'étaient) des eaux toujours nouvelles qui, s'**élançant** et voulant obéir aux ordres anciens de l'**architecte**, ne les accomplissaient qu'en paraissant les violer, leurs **mille** bonds épars pouvant **seuls** donner à distance l'impression d'un unique élan [...]

D'un peu près, on voyait que cette **continuité**, en apparence **toute** linéaire, était assurée à tous les points de l'**ascension** du jet, partout **où** il aurait **dû** se briser, par l'entrée en ligne d'un jet **parallèle** qui montait plus haut que le premier et était lui-même, à une plus grande hauteur, mais déjà **fatigante** pour lui, relevé par un troisième.

De près, des gouttes sans force(s) retombaient de la **colonne** d'eau **en croisant** au passage leurs **sœurs** **montantes** [...]

Marcel Proust. Extrait de Sodome et Gomorrhe
Tome 4 de « A la recherche du temps perdu. »
Gallimard 1922-1923. (Folio Classique 1989)

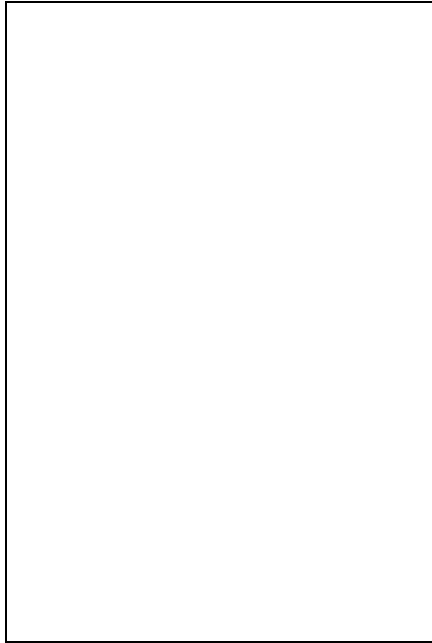
- en rouge, les points de grammaire, / conjugaison
- en vert, le vocabulaire, l'usage

Notez que j'ai écrit en rouge la fin des verbes au **passé simple** : ce temps indique la **soudaineté de l'action**, opposé à l'imparfait qu'on utilise pour les **actions longues**, les **descriptions**. Logiquement, on devrait entendre la différence à l'oreille pour les v du 1er groupe ...(à reprendre au cours des textes)

***** : ces mots marqués ainsi sont des **participes passés** ; le seul à « poser problème » est « **s'étaient succédé** » : verbe pronominal, on accorde comme s'il **était conjugué avec avoir**. **On cherche donc le COD**. Il n'y en a pas (succéder à qui ? → **pas d'accord**). Une fiche séparée récapitulera les accords du part passé au cours du trimestre.

****** : Pour distinguer le participe présent (invariable) de l'adjectif verbal (variable), il suffit de mettre la phrase au féminin. Cette règle sera revue et fera l'objet d'une fiche séparée également.

- la tournure « c'est moi qui », « c'est machin ... », « c'était les garçons... » est une formule typiquement réservée à la langue française. Les autres langues ont les leurs, ce sont des **tournures idiomatiques**. Celle-ci est **un gallicisme**.
On peut hésiter pour accorder, soit avec « c' » ou « ce » (sujet apparent) soit avec ce qui suit qui est le **sujet réel**.



L'AUTEUR :

Issu d'une famille aisée, Marcel Proust naît dans le quartier d'Auteuil (actuellement dans le 16^e arrondissement), dans la maison de son grand-oncle maternel, Louis Weil. Sa mère, née Jeanne Clémence Weil, fille d'un agent de change d'origine juive alsacienne, lui apporte une culture riche et profonde. Elle lui voue une affection parfois envahissante. Son père, le D^r Adrien Proust, fils d'un commerçant d'Illiers (en Eure-et-Loir), professeur à la Faculté de médecine de Paris après avoir commencé ses études au séminaire, est un grand hygiéniste. Marcel a un frère cadet, Robert, né le 24 mai 1873, qui deviendra chirurgien.

Marcel est fragile et le printemps devient pour lui la plus pénible des saisons. Les pollens libérés par les fleurs dans les premiers beaux jours provoquent chez lui de violentes crises d'asthme. À neuf ans, alors qu'il rentre d'une promenade au Bois de Boulogne avec ses parents, il étouffe, sa respiration ne revient pas. Son père le voit mourir. Un ultime sursaut le sauve. Voilà maintenant la menace qui plane sur l'enfant, et sur l'homme plus tard : la mort peut le saisir dès le retour du printemps, à la fin d'une promenade, n'importe quand, si une crise d'asthme est trop forte.

Il est au début élève d'un petit cours primaire où il a pour condisciple Jacques Bizet, le fils du compositeur Georges Bizet et de son épouse Geneviève Halévy qui tient d'abord un salon chez son oncle, où se réunissent des artistes, puis tiendra son propre salon, lorsqu'elle se remariera en 1886 avec l'avocat Émile Straus, et duquel Proust sera l'habitué.

Marcel Proust étudie ensuite à partir de 1882² au lycée Condorcet. Il redouble sa cinquième et est inscrit au tableau d'honneur pour la première fois en décembre 1884. Il est souvent absent à cause de sa santé fragile, mais il connaît déjà Victor Hugo et Musset par cœur³, comme dans *Jean Santeuil*.

Il se lie d'une amitié exaltée à l'adolescence avec Jacques Bizet. Il est aussi ami avec Fernand Gregh et Daniel Halévy (le cousin de Jacques Bizet), avec qui il écrit dans des revues littéraires du lycée. Le premier amour d'enfance et d'adolescence de l'écrivain est Marie de Bénardaky, fille d'un diplomate polonais, avec qui il joue dans les jardins des Champs Élysées, le jeudi après-midi, avec Antoinette et Lucie Faure, filles du futur président de la république, Léon Brunschvicg, Paul Bénazet ou Maurice Herbette. Il cessa de voir Marie de Bénardaky en 1887, les premiers

essais d'aimer ou d'être aimé par quelqu'un d'autre que sa mère avaient donc échoué. C'est la première « jeune fille », de celles qu'il a tenté de retrouver plus tard, qu'il a perdue.

Les premières tentatives littéraires de Proust datent des dernières années du lycée.

Il fonde, dans les années 1895, une petite revue littéraire. C'est alors que commence sa réputation de snobisme, car il est introduit dans plusieurs salons parisiens. Son ascension mondaine commence. Il est ami un peu plus tard avec Lucien Daudet, fils du romancier Alphonse Daudet, qui a six ans de moins que lui. L'adolescent est fasciné par le futur écrivain. Ils se sont rencontrés au cours de l'année 1895⁹. Leur liaison au moins sentimentale est révélée par le journal de Jean Lorrain.

Proust devance l'appel sous les drapeaux et accomplit son service militaire en 1889-1890 à Orléans, au 76^e régiment d'infanterie et en garde un souvenir heureux¹⁰. Il devient ami avec Robert de Billy. C'est à cette époque qu'il fait connaissance à Paris de Gaston Arman de Caillavet, qui deviendra un ami proche, et de la fiancée de celui-ci, Jeanne Pouquet, de laquelle il est amoureux. Il s'inspirera de ces relations pour les personnages de Robert de Saint-Loup et de Gilberte. Il est aussi introduit au salon de Madame Arman de Caillavet à qui il restera attaché, jusqu'à la fin et qui lui fait connaître le premier écrivain célèbre de sa vie, Anatole France (modèle de Bergotte)

Rendu à la vie civile, il suit à l'École libre des sciences politiques les cours d'Albert Sorel (qui le juge « pas intelligent » lors de son oral de sortie) et d'Anatole Leroy-Beaulieu ; à la Sorbonne ceux d'Henri Bergson (philosophe - 1859-1941), son cousin par alliance, au mariage duquel il sera garçon d'honneur et dont l'influence sur son œuvre a été parfois jugée importante, ce dont Proust s'est toujours défendu.

C'est à partir de l'été 1895 qu'il entreprend la rédaction d'un roman qui relate la vie d'un jeune homme épris de littérature dans le Paris mondain de la fin du XIX^e siècle. On y retrouve l'évocation du séjour à Réveillon qu'il fait à l'automne, encore chez M^{me} Lemaire, dans son autre propriété. Publié en 1952, ce livre, intitulé, après la mort de l'auteur, **Jean Santeuil**, du nom du personnage principal, est resté à l'état de fragments mis au net. L'œuvre paraîtra à titre posthume)

L'influence de son homosexualité sur son œuvre semble pour sa part importante, puisque Marcel Proust fut l'un des premiers romanciers européens à traiter ouvertement de l'homosexualité (masculine et féminine) dans ses écrits, plus tard. Pour l'instant, il n'en fait aucunement part à ses intimes, même si sa première liaison (avec Reynaldo Hahn) date de cette époque. Il rencontre John Ruskin, esthète anglais qui avait interdit qu'on traduise son œuvre.

À la mort de Ruskin, en 1900, Proust décide de le traduire : il entreprend plusieurs « pèlerinages ruskiniens », dans le nord de la France, à Amiens, et surtout à Venise, où il demeure avec sa mère, en mai 1900, à l'hôtel Danieli, où séjournèrent autrefois Musset et George Sand. Il retrouve Reynaldo Hahn et sa cousine Marie Nordlinger. Ils visitent Padoue, où Proust découvre les fresques de Giotto, "*Les Vertus et les Vices*" qu'il introduit dans **La Recherche**.

Pendant ce temps, ses premiers articles sur Ruskin paraissent dans *La Gazette des Beaux-Arts*. Cet épisode est repris dans *Albertine disparue*. Les parents de Marcel jouent d'ailleurs un rôle déterminant dans le travail de traduction. Le père l'accepte comme un moyen de mettre à un travail sérieux un fils qui se révèle depuis toujours rebelle à toute fonction sociale et qui vient de donner sa démission d'employé non rémunéré de la Bibliothèque Mazarine. La mère joue un rôle beaucoup plus direct. Marcel Proust maîtrisant mal l'anglais, elle se livre à une première traduction mot à mot du texte anglais ; à partir de ce déchiffrement, Proust peut alors « écrire en

excellent français, du Ruskin », comme le nota un critique à la parution de sa première traduction, *La Bible d'Amiens* (1904).

À l'automne 1900, la famille Proust déménage au 45 rue de Courcelles. C'est à cette époque que Proust fait la connaissance du prince Antoine Bibesco chez sa mère, la princesse Hélène, qui tenait un salon, où elle invitait surtout des musiciens (dont Fauré qui est si important pour la *Sonate de Vinteuil*) et des peintres. Les deux jeunes gens se retrouvent après le service militaire en Roumanie du prince, en automne 1901. Antoine Bibesco deviendra un confident intime de Proust, jusqu'à la fin de sa vie, tandis que l'écrivain voyage avec son frère Emmanuel Bibesco, qui aime aussi Ruskin et les cathédrales gothiques. Proust continue encore ses pèlerinages ruskiniens en visitant notamment la Belgique et la Hollande en 1902 avec Bertrand de Fénélon (autre modèle de Saint-Loup) qu'il a connu par l'intermédiaire d'Antoine Bibesco et pour qui il éprouve un attachement qu'il ne peut avouer.

L'écriture de *La Recherche*

La première pierre, la première phrase de l'œuvre entière est posée en 1907. Pendant quinze années, Proust vit en reclus dans sa chambre tapissée de liège, au deuxième étage du 102, boulevard Haussmann, où il a emménagé le 27 décembre 1906 après la mort de ses parents, et qu'il quittera en 1919. Portes fermées, Proust écrit, ne cesse de modifier et de retrancher, d'ajouter en collant sur les pages initiales les « paperoles » que l'imprimeur redoute. Plus de deux cents personnages vivent sous sa plume, couvrant quatre générations.

Après la mort de ses parents, sa santé déjà fragile se détériore davantage en raison de son asthme. Il s'épuise au travail, dort le jour et ne sort — rarement — que la nuit tombée et dînant souvent au Ritz, seul ou avec des amis. Son œuvre principale, *À la recherche du temps perdu*, sera publiée entre 1913 et 1927.

Le premier tome, *Du côté de chez Swann* (1913), est refusé chez Gallimard sur les conseils d'André Gide. Gide exprimera ses regrets par la suite. Finalement, le livre est édité à compte d'auteur chez Grasset. L'année suivante, le 30 mai, Proust perd son secrétaire et ami, Alfred Agostinelli, dans un accident d'avion. Ce deuil, surmonté par l'écriture, traverse certaines des pages de *La Recherche*.

Les éditions Gallimard acceptent le deuxième volume, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, pour lequel Proust reçoit en 1919 le prix Goncourt.

Il ne reste plus à Proust que trois années à vivre. Il travaille sans relâche à l'écriture des cinq livres suivants de *À la recherche du temps perdu*, jusqu'en 1922.

Il meurt épuisé, le 18 novembre 1922, emporté par une bronchite mal soignée. Il demeurait au 44, rue Hamelin à Paris. Les funérailles ont lieu en l'église Saint-Pierre-de-Chailot, le 21 novembre suivant, avec les honneurs militaires dus à un chevalier de la légion d'Honneur. L'assistance est fort nombreuse. Barrès dit à Mauriac sur le parvis de l'église: « Enfin, c'était notre jeune homme ! ».

Il avait demandé, avant son décès, à son frère et son ami J Rivière de publier le reste de son œuvre.

On a de précieux renseignements touchant la vie personnelle et presque recluse de Marcel Proust grâce à sa dévouée servante « Céleste ».

➤ **Sodome et Gomorrhe :**

C'est le 4^{ème} volume de « À la recherche.... » : dans ce volet, le jeune narrateur découvre par hasard que Charlus est homosexuel lorsqu'il est témoin auditif de ses ébats.

Proust a choisi ce titre en référence aux deux villes citées dans la Genèse. On les situe au Sud de la Mer Morte.

Elles sont - d'après les Écritures - victimes de la colère divine , détruites par le soufre et le feu à cause de leur amoralité, leur débauche. « Officiellement », les deux cités bafouent les lois de l'hospitalité et la charité.

Cet épisode sert de justification à la lutte contre l'homosexualité (empereur Justinien - 543)

➤ **La recherche du temps perdu :**

L'œuvre constitue une vaste comédie humaine (plus de deux cents personnages) : Proust recrée des lieux révélateurs, lieux d'enfance, les salons parisiens, les milieux aristocratiques ou / et bourgeois. Ces mondes sont montrés, traités d'une plume acide par un auteur à la fois fasciné et ironique. Ces personnages sont parfois inspirés de personnes réelles, la Recherche est ce qu'on appelle « un roman à clefs », c'est à dire qu'on cherche à reconnaître Untel ou l'Autre à travers les personnages du roman. C'est aussi le roman d'une époque.

Ajoutons également qu'il s'agit d'une formidable analyse de l'amour, de la jalousie. L'amour n'existe chez Swann qu'au travers de la jalousie. L'amour se nourrit de l'absence et non de la plénitude.

« On n'aime que ce qu'on ne possède pas » écrit Proust.

L'œuvre réserve une grande place à l'homosexualité.

Elle se distingue enfin par son humour et son sens de la métaphore : humour, par exemple, lorsque le Narrateur se moque des « fautes » du directeur de l'Hôtel « le ciel était parcheminé d'étoiles » dit celui-ci au lieu de « parsemé ». Le lecteur, qui sait, est supérieur à ce pauvre directeur, c'est un des procédés comiques employés par les auteurs.

(remarque : au théâtre, les spectateurs savent que le mari est trompé, ils savent que c'est Scapin qui tape sur le vieillard enfermé dans son sac).